

Henri Marnier
"Paris" 15 déc. 44

Protestation contre
l'attaque d'Aragon

LA QUERELLE DES CLERCS, ARAGON CONTRE ANDRE GIDE

La querelle des clercs continue, et même s'envenime à Paris. Jusqu'ici, les vedettes s'étaient tenues à l'écart, côté accusation tout au moins : car l'on pense bien que les vedettes d'hier étaient les cibles les plus visées.

Aujourd'hui, deux adversaires de taille s'affrontent : André Gide et le poète Aragon.

Deux grands noms des Lettres ; deux auteurs que nous admirons et que nous aimons, comme dans le débat, aujourd'hui classé, qui opposa un temps Ilya Erhenbourg et Vercors. Et les deux conflits ne sont pas si étrangers l'un à l'autre qu'il pourrait paraître. L'orage a pris naissance dans les mêmes zones atmosphériques.

De quoi s'agit-il ? C'est toujours le même débat. En apparence, on n'évoque que l'attitude de l'écrivain dans ses temps de l'épreuve. En réalité — et sans peut-être que ceux qui soutiennent certaine thèse s'en rendent compte eux-



Le dernier portrait d'André GIDE

mêmes —, le fond de la controverse est autrement grave, car l'avenir de la liberté de penser est en cause : il s'agit de savoir si les écrivains seront jugés non selon leur valeur, mais selon je ne sais quel « conformisme », et si l'œuvre qui ne plaira pas aux maîtres de l'heure devra être brûlée sur la place publique par la main du bourreau. J'exagère, mais à peine. Nous nous heurtons là à l'une de ces survivances de l'esprit totalitaire que nous redoutions, et qui menace si gravement la liberté de demain.



Tout d'abord, précisons comment le débat est né. Notre confrère « Les Lettres Françaises », organe du Comité National des Ecrivains, avait publié des extraits de « Délivrance de Tunis », d'André Gide, parue aux Editions Je Minuit. A la suite de cette publication, le directeur des Lettres Françaises reçut d'Aragon une lettre de protestation, que nous citons dans le texte afin d'être assurés de ne pas déformer la pensée de son auteur :

Mon cher Claude Morgan,

Ouvrant les « Lettres » de samedi dernier, le dirai-je que c'est avec une certaine stupeur que j'y ai découvert, et s'étalant à la première place, d'ordinaire donné dans le journal de Jacques Decour (et le tien) aux écrivains qui ont, devant l'ennemi, montré le calme courage français... que j'y ai découvert la signature, et la figure, et la prose de M. André Gide ?

Oui, je sais : M. Gide, d'Italie ou d'Afrique du Nord, vient de donner son adhésion au Comité National des Ecrivains, et je ne me suis pas opposé à l'acceptation de cette adhésion. C'est bien d'ailleurs tout ce que je puis faire pour lui. Je sais aussi que M. Gide n'a point écrit à « Je suis partout », qu'il n'a pas achevé l'œuvre de son « Retour de l'U.R.S.S. » en patronant le recrutement pour la L. V. F. Je sais aussi que, bien que Philippe Henriot ait salué la « haute conscience » de cet écrivain à cause

précisément de ce « Retour », il ne manquera pas de gens pour dire que vraiment on voit un peu trop d'où me vient la dent que je lui conserve, etc.. Cependant, cela ne m'arrêtera pas pour protester contre le fait que je trouve scandaleux qu'il se soit créé avec tant de courage, au milieu de tant de dangers, un journal qui porte le nom de Decour, afin de ramener triomphalement M. Gide parmi nous, qui regardons encore des vides sanglants à nos côtés.

Et la lettre se termine par ces mots vengeurs :

Je ne demande pas qu'on fusille M. Gide ; je demande qu'on ne le publie pas dans les « Lettres Françaises. » Cette nuance sera surtout sensible à M. Gide, je pense.

Aragon entend demander compte à André Gide de « ce que cet auteur a pensé, écrit, publié, depuis que la France, toute à ses malheurs, a été fort empêchée de s'intéresser à lui » : il lui de-

mande compte, non de ses actes, mais de ses pensées. Dans son réquisitoire, il a repris, en les isolant du contexte, divers passages de son Journal.

J'avoue que certain de ces passages, spécifiquement « gidiens », comme le reconnaît lui-même son accusateur, m'avaient parfois meurtri et cabré. Mais j'avais néanmoins continué ma lecture, parce que la première qualité qu'on doit demander à un écrivain, c'est la sincérité. Gide, dans son Journal est sincère, c'est-à-dire qu'il est ce qu'il était hier, et ce pourquoi nous l'aimions : il y a chez lui comme un besoin d'exhibitionnisme moral, que sa formation première explique.

J'ai voulu, avant d'en rendre compte à nos lecteurs, relire ce petit livre de cent douze pages, paru aux Editions Charlot — sous le titre « Pages de Journal ». C'est le début des impressions fugitives qu'André Gide a notées au jour le jour, lorsque la guerre se fut dressée sur l'Europe, couvrant tout de son immense rumeur.

Dans quel esprit l'auteur a-t-il consigné ces notes ? En quelques lignes liminaires, il prend lui-même soin de nous en avertir : « Les pages du Journal que je tenais, fort irrégulièrement de reste, au cours des sombres mois qui suivirent notre défaite, je ne me reconnais pas le droit d'y rien changer... Je voudrais que l'on n'accordât à aucune de ces pages, et particulièrement à celles du début, d'autre valeur que relative ; si leur suite peut instruire, c'est à la manière d'un itinéraire intellectuel, en marquant, au sortir d'une ombre épaisse, les étapes d'un lent acheminement vers la lumière. »

... A la manière d'un itinéraire intellectuel : voilà bien le sens et la portée de ce Journal, tenu par un écrivain dont la qualité maîtresse fut toujours la sincérité. C'est dans cet esprit qu'il faut le lire ; dès lors, il ne sera pas un objet de scandale ni de polémique. Il éclairera « le lent cheminement » qu'ont suivi, étape par étape, tant de Français pour sortir « d'une ombre épaisse » et marcher « vers la lumière ».

Pour comprendre l'état d'esprit de Gide, et sa réaction personnelle aux événements, citons tout d'abord ces lignes, datées du 10 Septembre 1939 — c'est la première notation de son journal — où il confesse son angoisse devant la vague de barbarie déferlant sur l'Europe : « Oui, écrit-il, tout cela pourrait bien disparaître, cet effort de culture qui nous paraissait admirable, et je ne parle pas seulement de la française. Du train dont on va, il n'y aura bientôt plus grand monde pour en sentir le besoin, pour le comprendre ; plus grand monde pour s'apercevoir qu'on ne le comprend plus. On s'efforce et l'on s'ingénie pour mettre à l'abri de la destruction ces reliques. Nul abri n'est sûr. Une bombe peut avoir raison d'un musée. Il n'est pas d'acropole que le flot de la barbarie ne puisse atteindre, pas d'arche qu'il ne vienne à bout d'engloutir. On se cramponne à des épaves. » Et plus loin : « Dans cette atroce partie qui s'engage, tout ce pour quoi nous vivions est mis en jeu. »

Dès le début, André Gide se refuse donc à prendre la parole à la radio : « Je sens, écrit-il, combien le silence est pénible lorsque le cœur déborde ; mais je ne veux pas avoir à rougir demain de ce que j'écrirai aujourd'hui. »

Que pense-t-il de l'avenir de la France, au cours de ses méditations solitaires consignées dans son journal ? Il y écrit : « Il est vrai que le Français est animé par un besoin de perfection, plus souvent sans doute qu'aucun autre peuple moderne ; que le sens du parfait est inséparable de l'idée de mesure et, partant de limitation ; de sorte que cette perfection même entraîne nécessairement certain resserrement, voire certain rétrécissement du champ d'opération de la pensée... Dira-t-on que la France avait cessé d'être en réalité la grande nation dont elle continuait à jouer le rôle ? Tout de même, ce rôle, je ne vois aucun autre peuple sur terre qui puisse l'assumer à sa place ; et c'est là ce dont il importe de la convaincre, de se convaincre. »

Je cueille encore, au hasard, quelques pensées : « Aimer la vérité, c'est ne consentir point à se laisser assombrir par elle. » — « Seul l'art m'agréa, parti de l'inquiétude, qui tende à la sérénité. » — « Honneur, générosité, bonne foi... c'est déjà s'en dessaisir un peu que de s'en targuer. » — « Il n'y a de culture que dans une continuation, et je tiens pour néfastes certains reniements de notre passé. J'ai trop jardiné moi-même pour ne point connaître le risque, en émondant, d'amputer des rameaux encore pleins de sève, et redoute l'appauvrissement qu'entraîne une simplification trop sommaire. » — « *Vires acquirit tacendo* : ce devrait pouvoir être la devise de tous ceux que l'on bâillonne. » — « Certaines natures, et l'on reconnaît à cela leur noblesse, acceptent plus volontiers l'épreuve que la félicité. »

Malgré soi, on songe à Montaigne, à un Montaigne 1944. A propos, a-t-on jamais reproché à Montaigne de s'être tenu à l'écart des luttes de son temps ?... Lui a-t-on reproché, n'étant pas né pour la lutte mais pour la méditation, d'avoir passé les années de troubles et de péril dans la solitude de sa retraite girondine ?

Sachons juger chacun selon sa loi, et n'amoinçons pas ce qui fait notre renommée dans l'univers. La France, pour se relever, a besoin de tous ses enfants, a dit le Général de Gaulle. Pour reprendre sa place dans le monde, la France a besoin de toutes ses gloires.

Henri MARNIER.